

## LE BOUQUET ENCHANTE

PREMIER RÉCIT

**S**UR le versant d'une côte de la Normandie, dans un jardinet dont les arbres ombrageaient une humble maisonnette, travaillait Jeanne, à côté du berceau de son enfant endormi, Jeanne, une pauvre jeune veuve en deuil.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi. La chaleur intense d'une orageuse journée de juillet alourdissait les paupières de la jeune mère ; l'ouvrage s'était échappé de ses mains, quand, tout à coup, elle crut entendre comme un harmonieux bruissement d'ailes.

Les branches du buisson d'aubépine, contre lequel était posé le berceau, s'écartèrent, et, aux yeux de Jeanne apparut une belle dame, vêtue de blanc, toute couverte d'un voile couleur de soleil, et tenant dans ses mains diaphanes un bouquet de roses.

La gracieuse vision, fée ou princesse, se pencha vers la jeune mère éblouie et, d'une voix douce comme une musique céleste, lui dit :

— Les vœux que tu fais tous les jours pour le bonheur de ton enfant seront accomplis, tes prières exaucées, si tu veux me le confier. De pauvre qu'il serait avec toi, je le ferai riche autant que ton cœur peut le souhaiter. Tous les avantages qu'une brillante éducation peut procurer à un homme lui seront prodigués à profusion, ainsi que toutes les satisfactions d'orgueil et d'amour-propre. Richesses, honneurs, plaisirs, tout, enfin, ce qui constitue le bonheur ici-bas, deviendra son partage.

— Qui donc êtes-vous, répondit Jeanne, tremblante d'émotion et de joie, — vous qui devinez mes plus secrètes pensées, les souhaits les plus ardents de mon cœur ? La bonne Vierge vous envoie-t-elle vers moi les mains pleines de ses grâces ? Lorsqu'il s'agit du bonheur de mon enfant, pouvez-vous douter, vous qui lisez si bien dans mon âme, de la reconnaissance avec laquelle j'accepte votre proposition ? Et pourtant, la pensée de me séparer de mon fils mêle à ma joie une amertume que la mort de mon mari et la solitude rendront doublement sensible.

— Je comprends ta douleur, et c'est pour cela que je viens t'offrir la seule compensation possible au malheur qui t'a frappée. Ton enfant, devenu ton unique souci, son avenir doit être le seul rêve de bonheur de ta vie solitaire. Je le prends donc, et.....

— Mon Dieu ! s'écria Jeanne, éperdue à la pensée de cette brusque séparation, me permettrez-vous du moins d'accompagner mon fils, de le voir, de jouir de son bonheur ?

— C'est impossible. Mais je ne prétends pas te priver à jamais de la joie de le voir. Voici mon bouquet : les roses en sont immortelles ; elles auront avec l'existence de ton enfant une affinité mystérieuse et sympathique. Quand l'une d'elles se détachera des autres, ne manque pas de la poser sur ton cœur, et aussitôt tu te trouveras transportée près de l'être si cher auquel ton abnégation maternelle aura donné, à défaut de tes propres soins, tous les biens et tous les dons que ta douce affection avait rêvés pour lui. Essuie tes larmes ; aie confiance et espère !

— Eh bien donc, soupira la pauvre Jeanne, que votre volonté soit faite ! Puis, elle se pencha pour déposer sur le front de son enfant un dernier baiser d'adieu.

Hélas ! le berceau était vide. Les lèvres tremblantes de la jeune mère avaient rencontré, à la place de son fils, le bouquet de roses immortelles. Elle le prit et le couvrit de mille baisers, en cherchant dans le parfum des fleurs l'âme de son enfant disparu.

Quel vide désormais, quel silence dans la maisonnette de la veuve ! Que de larmes, que de vains appels !

Elle raconta à toutes les voisines l'apparition de la belle dame à laquelle elle avait confié son bébé, afin qu'elle le rendit plus heureux qu'il n'eût été chez sa pauvre mère. En caressant tendrement les petits enfants du village, elle les plaignait d'être moins favorisés que le sien ; mais au fond du cœur elle dévorait bien des larmes, en étouffant avec effort ses regrets d'avoir consenti à se séparer de son beau chérubin.



Jeanne auprès du berceau de son enfant. — Page 125, col. 1.

Le bouquet de roses avait été déposé par Jeanne dans un bénitier en coquillage, acheté à Honfleur, qu'elle avait fait bénir à Notre-Dame des Grâces et attaché aux pieds de sa petite Vierge en plâtre.

## DEUXIÈME RÉCIT

Quatre fois déjà le printemps avait fleuri le buisson d'aubépines du jardinet ; quatre fois la neige avait recouvert le chaume de la maisonnette, et le bouquet était encore intact. Jeanne ne faisait jamais de longues absences de chez elle. Chaque fois que le coucou sonnait l'heure, la pauvre mère regardait ses roses, fraîches comme au premier jour.

Un dimanche, pourtant, après vêpres, elle s'attarda un peu à babiller avec les voisines.

Aussi, vite, bien vite, elle courut à la maison près de l'image de la sainte Vierge.

O joie ! ô surprise ! une rose détachée du bouquet était tombée du bénitier sur l'humble bahut du logis.

Le cœur de la mère battait à se rompre. Elle prit la fleur parfumée, la baisa religieusement et se dit :

— Mon fils a pensé à moi, il m'appelle.

Elle ne se dévêtit pas de ses atours des dimanches, mit la rose dans son corsage et, aussitôt, se trouva transportée dans un magnifique château. Là, dans une grande chambre somptueusement meublée, dont le tapis était jonché de jouets, elle vit, couché sur un beau petit lit, un enfant d'environ sept ans, dans lequel elle reconnut sur-le-champ son fils. Un monsieur, cravaté de blanc, venait de lui remettre une épaule. Durant cette courte mais douloureuse opération, l'enfant n'avait poussé qu'un cri, un seul : "Maman !"

Et elle était venue. Penchée sur lui, Jeanne le dévorait de caresses.

Sur les joues de l'enfant silencieux, étonné, les larmes s'étaient séchées. Bientôt un sourire éclaira ses traits, et, doucement :

— C'est Louise, dit-il, qui m'a fait tomber de mon cheval mécanique, en voulant prendre ma place.

A ces paroles, une belle petite fille se précipita en sanglotant vers le lit. Le docteur la souleva dans ses bras et lui fit embrasser son compagnon de jeu.

— Ce n'est rien, dit-il, dans deux jours il n'y paraîtra plus.

Presque aussitôt le sommeil descendit sur les paupières du petit malade ; mais, avant de les fermer, il murmura d'une voix tendre :

— Je suis heureux, maman chérie, reviens me voir souvent.

Un dernier baiser bien doux, bien léger, effleura son front. Puis, un nuage enveloppa le beau petit lit.

La pauvre mère essuya ses larmes dont ses yeux étaient obscurcis. Quand elle en retira la main, elle se trouva agenouillée dans sa chambre, devant l'image de la sainte Vierge, qui, les bras étendus, semblait bénir le bouquet de roses posé à ses pieds, dans le bénitier.

## TROISIÈME RÉCIT

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Jeanne trouvât de rose détachée du bouquet. Quand, enfin, il lui fut donné de revoir son fils, il lui apparut l'écharpe blanche du communiant au bras, recevant l'hostie des mains du prêtre, entouré d'une élégante assemblée, qui priaient pour l'enfant, uni pour la première fois du

corps et de l'âme au Sauveur de l'humanité.

— Maman ! avait-il dit tout bas, pourquoi n'es-tu pas ici ? Un seul baiser, une seule caresse de toi me seraient plus précieux que tous les cadeaux dont me comblent les étrangers ; m'as-tu donc oublié ?

Il leva un regard navré vers le grand Christ devant lui, et sentit un baiser, un baiser de mère sur sa joue humectée d'une larme.

O saintes larmes du cœur maternelle ! Qui est-ce qui ne se souvient pas d'avoir, sous cette rosée divine, senti éclore dans son âme des aspirations vers le bien, — de bonnes résolutions, — des promesses sacrées ?

## QUATRIÈME RÉCIT

Le temps passait trop lentement au gré de Jeanne. Elle ne vivait que d'espérances. Belle